

LES RÉSIDENTS

MATHIEU HILFIGER

PRÉFACE DE JEAN-MARC SOURDILLON

THÉÂTRE
ÉDITIONS THOT

Mathieu Hilfiger est né en 1979 à Strasbourg. Pendant ses études de lettres classiques et de philosophie à la Sorbonne, il a créé une revue qui donnera, une dizaine d'années plus tard, son nom et son identité littéraire aux éditions Le Bateau Fantôme. Mathieu Hilfiger est déjà l'auteur d'une œuvre polymorphe, sans discrimination de formes : théâtre, poèmes en vers et en prose, récits, fragments, articles, entretiens, etc. Ses écrits sont souvent présentés dans des ouvrages ou des revues. *Les Résidents* est la première de ses pièces.

LA FACTRICE

LE VOISIN

L'AUTRE VOISIN

LA DOYENNE

LE DOCTEUR

LA VIERGE FOLLE

L'AUTRE VIERGE FOLLE

LA CONCIERGE

ACTE PREMIER

Une matinée

Scène première

La factrice, la doyenne

Lueur de l'aube. La courette d'une résidence, des chaises de jardin, un lampadaire d'extérieur. Au fond, une porte. À côté, un petit plan est affiché. Près de la porte, la concierge, couchée au sol et inerte, visage caché. Sur l'une des chaises, la doyenne, endormie, robe décolletée, un châle sur les genoux. Près du lampadaire, la factrice, sacoche au sol et casquette sur la tête, accroupie au milieu de nombreux courriers : cartes postales et enveloppes, cer-

taines ouvertes, leurs lettres dépliées. Elle frôle et caresse tous ces papiers, en respire certains, sort les lettres, lit distraitement des passages, le tout sans bruit. Long jeu.

LA FACTRICE, *lentement, triant des lettres avec application.* — Celles-ci ressemblent à celles-là. Les blanches d'un côté, les brunes de l'autre. (*Après un instant.*) Comment les trier... Selon leur enveloppe ou leur contenu ? (*Après un temps, rêveuse.*) Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Les garçons avec leur papa, les filles avec leur maman. (*Douloureusement.*) Jamais plus ne seront réunis ! (*Après un temps, aux spectateurs.*) Ne dit-on pas « qui ne dit mot consent » ? (*Astucieusement.*) Mais ne devrait-on pas plutôt dire « qui dit mot console » ?

(Elle prend une lettre, la déplie, et lit avec passion, presque en chuchotant.) « Vous n'avez pas daigné, ma douce amie, dissiper ce soir le trouble qui s'est emparé de mon âme depuis notre dernier entretien, laissant croître celui-ci d'incroyable manière. Ne prenez cependant point ombrage de l'expression de mon ardeur : car c'est votre nature angélique qui l'inspire, et qui ordonne ainsi une complète indulgence. » (*Regard dans le vague, soupir. Elle replie délicatement la lettre.*)

(Après un instant, manipulant à nouveau les courriers.)
Ces lettres-là ne parleront plus, leur encre ancienne, très ancienne, est morte de vieillesse. Soudain morte, l'encre est bue. Une buée d'encre à la place d'une claire écriture. *(Circonspecte, murmurant.)* Peut-être que ce sont les mots qui ont trahi leur message, ils auront pensé « ces messages sont indignes de nous, leurs Hermès ». Car un jour un mot est juste, fort et loyal, et le lendemain, il est insensé, décalé *(Elle cherche le mot juste.)*... incongru. *(Soudain éperdue.)* Comme l'amour ! *(Elle jette l'une des lettres et s'écroule, tête dans ses mains.)*

(Après un temps.) La nuit aura laissé sa rosée. Les timbres ne collent plus... *(Collant son œil sur un timbre.)* On dirait des cartes minuscules, postées du royaume pygmée.

(Après un temps, elle redresse vivement la tête, et se tourne vers la doyenne.) Ce n'est rien *(Émue.)*, rien qui ne soit encore. Nous sommes filles de bonne famille. Nous accomplissons correctement nos devoirs ; nous aimons nos parents.

(Elle se lève doucement, s'approche de la doyenne, tourne autour d'elle, respire l'odeur de ses cheveux, puis tire

délicatement le châle sur ses genoux.) Elle se repose du sommeil du juste.

LA DOYENNE, *dans son sommeil, durement.* — Au grand jamais !

LA FACTRICE, *affectueusement et lentement.* — Elle parle dans son rêve. (*À la doyenne.*) Ne vous souciez pas, nous nous chargeons de vos lettres. (*Elle revient vers les lettres, s'accroupit, lentement.*) Nous les aimons. Nous les connaissons par cœur. Nous leur ferons un destin digne d'elles, si la fortune le permet. (*Elle ramasse les lettres et les range soigneusement dans la sacoche, se relève, met la sacoche sur son épaule, ajuste sa casquette. Volontaire.*) Les boutons sont en fleurs, il faudra mettre fleur au bouton, gare aux garçons !

Noir.

Scène 2

Le voisin, l'autre voisin, la doyenne, la concierge

Après un temps, on entend un fort bruit de clé tournant plusieurs tours dans une serrure, ouvrant une porte, puis la refermant d'autant de tours. Puis, lumière matinale. La doyenne, toujours assoupie sur la même chaise. Près de la porte, la concierge, toujours couchée et visage caché. Long silence. Après un temps, sonnerie de porte.

L'AUTRE VOISIN, *après un temps, voix hors scène côté cour.* — Ah, encore !

LE VOISIN, *après un temps, voix hors scène côté jardin.* — Qui est-ce ?

L'AUTRE VOISIN. — Que veux-tu que j'en sache ?

LE VOISIN, *dans un bâillement.* — Va donc voir !

L'AUTRE VOISIN. — Alors à quoi sert une concierge ?

LE VOISIN, *apparaissant à son balcon, côté jardin.* — C'est qu'elle dort encore à cette heure-là.

L'AUTRE VOISIN, *apparaissant à son balcon, côté cour.* — Dis plutôt qu'elle croupit dans son vomi !

LE VOISIN, *se frottant les yeux, après un temps.* — Et l'autre, elle est partie faire sa tournée ?

L'AUTRE VOISIN. — Oui, j'ai entendu la serrure. Toujours ponctuelle.

LE VOISIN. — Pile à l'heure ! Le courrier n'attend pas.

La doyenne ouvre un œil, mais reste immobile.

LE VOISIN, *désignant la doyenne, après un silence.* — Tout de même, ce sont des parties communes !

L'AUTRE VOISIN, *se penchant pour observer la doyenne.* — Tu veux dire, des parties intimes ! (*Moqueur.*) La belle endormie attend son prince charmant, les persiennes grandes ouvertes...

La doyenne ouvre l'autre œil.

LE VOISIN. — Ah ! Cette manie de faire des jeux de mots faciles, à défaut d'esprit ! À parler sans cesse par images, à coup sûr tu manques ton objet. Les images,

c'est pour ceux qui n'ont pas d'imagination. (*Après un temps, essayant de mieux voir la doyenne.*) Ou pour ceux qui n'ont pas de bonnes lunettes.

La doyenne s'étire et bâille.

L'AUTRE VOISIN. — Je vois où tu veux en venir... Et, merci, à défaut d'y bien voir, je vois clair dans tes pensées ! (*Pour lui-même.*) Monsieur le rêveur donne des leçons à son maître géomètre, on aura tout vu ! (*Après un temps.*) Regardez ces deux belles sphères roses... (*Doctement.*) Mon cher disciple, il faut balayer devant sa porte...

LE VOISIN, *l'interrompant.* — Oui, oui, je sais... Balayer la poussière qui nous vient de derrière la porte, plutôt que celle qui nous ensevelit de l'intérieur !

L'AUTRE VOISIN, *irrité.* — Mais quelle mouche t'a piqué ce matin ?

LE VOISIN, *après un temps, entrant sur scène.* — Je ne sais pas... (*Il réfléchit.*) Celle de l'ennui, l'ennui d'un jour naissant comme le précédent.

L'AUTRE VOISIN, *entrant en scène.* — Si tu as de la poussière dans l'œil, fais comme moi, lève les yeux au ciel et

observe les courbes parfaites que les astres dessinent, la magie de leurs révolutions. Il n'y a rien d'aussi passionnant ni de plus apaisant. (*Après un temps, doctement.*) Tout un programme impeccablement réglé est inscrit sur la partition du firmament et attend d'être suivi comme il se doit (*Détachant les syllabes.*), à la le-ttre.

LE VOISIN. — Tout cela est emballant, mais ne vaut que pour la nuit. (*Ironique.*) Quelle recette as-tu pour une âme renfrognée au réveil, quelle potion, quel conseil, ô mon maître ?

L'AUTRE VOISIN. — Voyons, je ne sais pas... Méditer ce que tu auras observé la nuit précédente ?

LE VOISIN, *pour lui-même.* — Le champ d'étoiles est trop étroit pour un esprit malade...

L'AUTRE VOISIN. — Plaît-il ?

LE VOISIN. — Rien. (*Après un instant.*) Tu parlais de suivre à la lettre le programme du ciel, c'est ça ?

L'AUTRE VOISIN. — C'est cela.

La doyenne s'étire, plie son châle, et suit le dialogue des voisins, qui ne lui prêtent aucune attention.

LE VOISIN. — Et tes lettres recouvrent la voûte céleste, bellement, comme ça. (*Il dessine avec application une courbe au-dessus de sa tête.*)

L'AUTRE VOISIN. — Oui, si tu veux, les astres sont les notes de la partition d'un opéra idéal, et leur harmonie nous est... comment dire... offerte.

LE VOISIN. — En quelque sorte cette harmonie qui ordonne nous tombe dessus ?

L'AUTRE VOISIN. — Ne te moque pas !

LE VOISIN. — Je ne me moque pas, je cherche juste à comprendre. Reprenons : un programme parfait nous vient du ciel, c'est comme un fruit qui n'attend qu'à être cueilli, ou des lettres bienveillantes qui nous sont adressées d'on ne sait où.

L'AUTRE VOISIN. — Oui, en quelque sorte. Mais là c'est toi qui abuses des images.